

Dimanche 6 mars

Ce matin, départ difficile.

Des panneaux annoncent partout que le niveau de l'eau peut monter brusquement, mais personne ne dit nulle part qu'il peut aussi descendre. C'est pourtant ce qui s'est produit cette nuit. Conséquence : il me faut franchir un ou deux mètres de vase pour mettre à l'eau le kayak. J'avance précautionneusement, mon pied gauche s'enfonce; pour le sortir de cette vase noire et nauséabonde, je m'appuie sur le droit qui s'enlise également tandis que le gauche ne parvient à sortir du trou où il s'enfonce encore plus à chaque effort ; j'ai maintenant de la vase jusqu'aux genoux, et si je reste immobile, je me sens descendre lentement par mon propre poids : c'est extrêmement désagréable !

Je m'en sors en m'allongeant sur le kayak et en extrayant mes jambes de ce piège. Merci Grand Charles pour ton aide irremplaçable (ah oui, j'ai oublié de le dire, suite à la plaisanterie d'un ami, mon kayak porte le modeste nom de « Charles de Gaulle »).



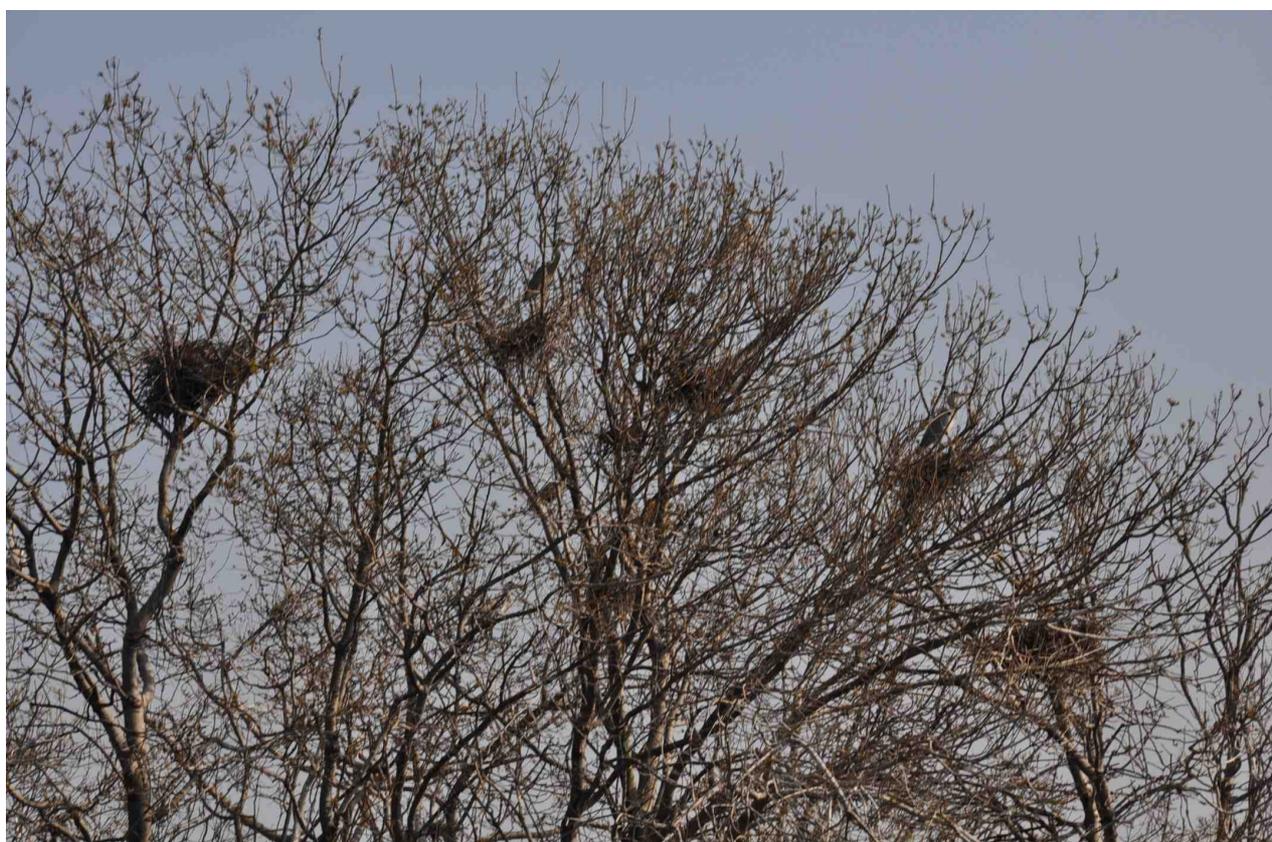
Les eaux du fleuve sont d'une extraordinaire variété. Je veux dire : par leur texture, leur mouvement, leur couleur, leur profondeur. A la longue, on y devient plus sensible et attentif. Au matin, l'eau est miroir, puis le vent se levant, elle frémit, se ride légèrement. Parfois, brusquement, elle s'agite en clapotis inexplicables. Parfois, souvent après les ponts, elle semble secouée de mouvements profonds remontant du fond qui forment des espèces de larges résurgences. Ou bien elle se tortille en tourbillons qui percent la surface de trous en vrille. Parfois elle hausse le ton en faisant des vagues et l'on se croirait presque à la mer, surtout quand le mistral s'en mêle en faisant déferler leurs crêtes.

Ma préférée, la plus surprenante aussi, a été la surface ondulante inclinée. Oui, cela existe !

On peut la voir dans certains rapides. Dans les rapides ordinaires, la surface de l'eau est bosselée, voire déchirée par les pierres du fond. Mais quand il y a beaucoup d'eau, c'est une surface à la fois lisse, ondulante et inclinée qui se forme, très séduisante pour le Grand Charles.



Après la centrale nucléaire de la Coucourde, au nord de Montélimar, il y a une île au milieu du fleuve. C'est le paradis des hérons.



Combien de hérons sont cachés dans l'image ci-dessus ? (réponse en bas de page)



Ce soir, je campe là. Le mistral est si fort et si froid que je ne parviens pas à me réchauffer près du feu. Je suis contraint de me réfugier sous la tente.

Je dors mal car des panneaux avertissent partout que le niveau de l'eau peut monter brusquement, et à quelle hauteur ! Cela m'angoisse; toute la nuit, mon oreille surveille les clapotis ...



Réponse : 6 hérons, non ?

Lundi 7 mars

Il est 11h30 quand j'arrive à Viviers : je décide d'accoster et de partir à la recherche d'un restaurant pour déjeuner. Pour une fois, tout semble simple. Un ponton où laisser le Grand Charles, une heure durant, seul avec la garde de mes affaires.

Viviers s'ouvre sur une belle rue accueillante : l'Allée du Rhône.



Le restaurant où j'entre a lui aussi un air bien sympathique.

Quand, après m'avoir régalez d'une cassolette de moules et d'un filet de bœuf, la restauratrice vient me demander si sa cuisine m'a convenu, je réponds du fond du cœur : « Ô combien Madame ! Je viens de vivre une semaine comme un sauvage, vous représentez mon retour à la civilisation ! ».

Le temps ensuite d'une promenade dans ses ruelles, Viviers m'apparaît comme le plus joli village du monde.

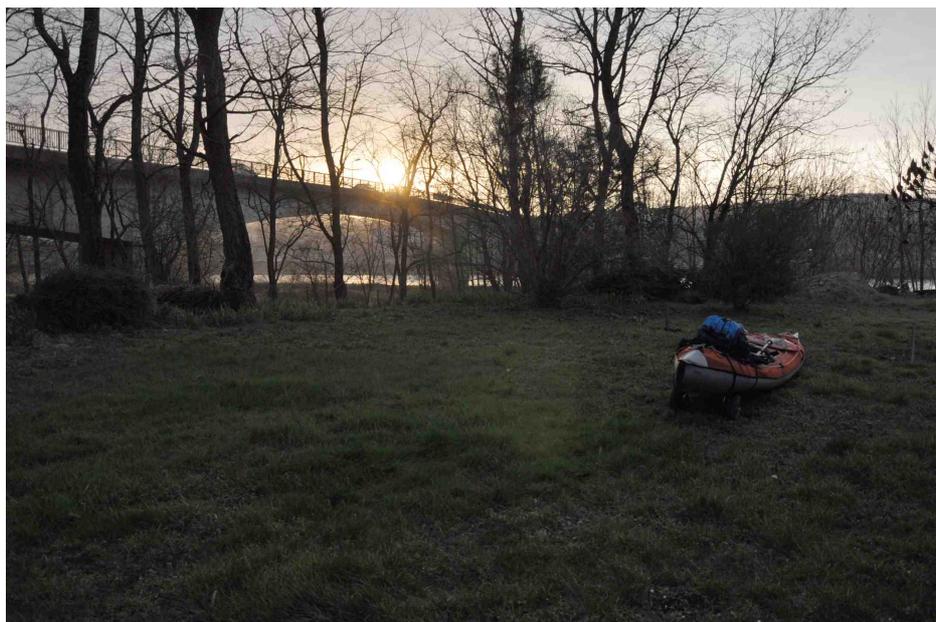
Mardi 8 mars :

Hier soir, à Bourg Saint Andéol, j'étais bien décidé à chercher un hôtel car de plus en plus je rêve d'une douche chaude et d'un bon lit. Mais cela s'avère à nouveau compliqué.

Les berges de la petite ville sont un chaos de pierres et de branchages à l'abandon. J'y accoste et les franchis tant bien que mal. Au dessus, il y a une rambarde de sécurité puis la nationale 86, et enfin la ville. En somme, elle est coupée du fleuve sur lequel elle s'était construite.

Trouver un hôtel n'est, en soi, pas difficile, mais que faire du kayak ? Il est impossible de le sortir de l'eau, et je ne peux tout de même pas le laisser là toute une nuit !

Il est 18 heures ... Je demande à une vieille dame l'autorisation de planter ma tente dans son jardin, sur un parterre de violettes, presque sous le pont. Merci madame, mais toujours pas de douche hier soir ni ce matin !



Le pont médiéval de Pont Saint Esprit la bien nommée est d'une ampleur considérable. Je prends quelques photos à l'approche de cette petite ville lorsque je perçois tout à coup le grondement menaçant des eaux vives. Je range l'appareil en vitesse en voyant arriver les rapides les plus impressionnants de ma balade. Cela commence par un saut d'un petit mètre de hauteur puis se poursuit dans un sacré chahut en passant le pont. Le Grand Charles se comporte à merveille, quasi indifférent à cette agitation : c'est à peine s'il plonge le bout du nez dans les remous!



Ce matin, au départ, je ne savais pas encore que ce mardi serait le dernier jour de ma randonnée. C'est la conjonction d'un certain nombre de facteurs qui en décide à la mi-journée. Le vent a tourné, et avec le vent de face, j'avance péniblement. J'ai des crevasses un peu partout sur les doigts, malgré les gants, et toujours cette main droite ankylosée. Il devient évident que je n'atteindrai pas la mer dans les deux jours et demi qu'il me reste : ma sœur a l'opportunité de venir me récupérer maintenant, je décide donc d'arrêter là. La suite de la balade, de Pont St Esprit à la mer, je la ferai une autre fois...



J'ai le temps d'observer les berges, à Pont, comme on dit ici. C'est moins flagrant qu'à Bourg Saint Andéol, où leur « aménagement » est un désastre, mais au fond, c'est tout aussi triste. Le cours du vieux Rhône a été sacrifié afin d'assurer le trafic des péniches et des plaisanciers de Marseille à Lyon dans les tronçons canalisés. Après les barrages, il reste si peu d'eau que seuls les petits bateaux comme mon Grand Charles peuvent l'emprunter. A Pont, on voit bien qu'un port a existé, avec son quai, ses escaliers et ses bites d'amarrage. La ville s'est construite et a prospéré à partir du fleuve, grâce au péage du pont et à l'activité du port. Elle semble maintenant lui avoir tourné le dos. De son lien avec le fleuve, il ne reste rien ou pas grand-chose : seulement des cartes postales !

Imaginerait-on Paris sans la Seine ou Budapest sans le Danube ?

Pour terminer, une pensée pour les ouvriers du barrage de Reventin, pour les cyclopes de Glun, pour ma fée de Tain, pour la restauratrice de Viviers, pour la vieille dame de St Andéol et pour tous ceux dont je n'ai pas parlé : l'éclusier de Thoissey qui m'a indiqué le bon coin où camper, les conducteurs de péniches qui me faisaient un signe de la main lorsque nous nous croisions, le jeune homme en VTT qui m'a offert le contenu de sa gourde lorsque je cherchais de l'eau à Valence, le moniteur d'aviron venu à ma rencontre pour bavarder un moment au milieu du fleuve, l'épicier du petit Casino du village au doux nom d'Andance qui m'a raconté les exploits sportifs de sa jeunesse, les scientifiques qui recensaient les poissons du vieux Rhône à bord d'un zodiac

...

A travers ces jours de solitude, chaque rencontre, chaque conversation, chaque signe de générosité ou de solidarité, ont pris pour moi une densité particulière. Ces liens se sont croisés et tissés avec le cours du fleuve comme si son flux en était lui-même, et malgré tout, porteur.